

N°3 - AUTOMNE 2024

L'APARTÉ



L'Aparté – Automne 2024

Éditrice

Claudia Da Costa Labrador

Contributrices

Tifène Douadi, C.F., Louana Muhlheim, P.L., A.R.

Copyright © Contributrices, 2024

Image de couverture

P.L.

Copyright © P.L.

Imprimé avec l'accord de l'artiste.

Pages de Titre

Créées avec Canva

Flat Line Frame – Copyright © sketchify via Canva.com

Université de Genève,
Faculté des Lettres, Département de langue et littérature françaises

La Table des Matières

Remerciement de l'éditrice	1
---	----------

Mots récoltés

<i>Le rap français et les cinq sens</i> – Louana Muhlheim	3
---	----------

Mots illustrés

<i>Promenade entre les lignes</i> – P.L.	6
---	----------

Mots créés

<i>Applaudir</i> – Tifène Douadi	9
<i>La fable de la maison des Remors</i> – A.R.	13

Mots dégustés

<i>Mots de Bouche</i> – C. F.	19
------------------------------------	-----------

Remerciement de l'éditrice

Cette troisième édition de l'*Aparté* est particulière à la fois parce qu'elle comporte des projets d'une nouvelle nature comme un recensement de paroles de rap, mais aussi et surtout parce qu'elle est la dernière de ce type.

En effet, du changement attend la prochaine édition qui sera régie par un thème qui, nous l'espérons, inspirera de belles créations. Ce dernier sera bientôt communiqué, en attendant, toute suggestion pour les éditions à venir est la bienvenue.

Nous souhaitons ici, à nouveau, remercier nos lecteurs pour leurs retours sur le numéro précédent. Nous remercions également nos contributeurs et contributrices qui font exister ce projet.

Belle lecture !

Claudia Dacosta Labrador



Mots Récoltés

Le Rap Français et les Cinq Sens

Mot de l'éditrice: *Le projet suivant porte sur la présence des cinq sens dans le rap français. Louana crée ici un recueil de paroles de chansons qui mettent en scène ce motif.*

Le toucher

« J'prendrais la place du vent **pour caresser ses ch'veux** » (Heykel, *H21*)

« **J'ai creusé tunnel dans son cœur**, j'me suis évadé » (Booba, *Ridin'*)

« Je regarde le ciel, **le soleil caresse mon âme** » (PNL, *Hasta la vista*)

« **Laisse-moi toucher ce que t'as touché** / Laisse-moi aimer ce que t'as aimé » (PNL, *Chang*)

« Créer pour tout plier, **j'n'aurai pas à tâter ton pouls** / Car non j't'ai pas oublié, remercie Dieu, tu lui dois tout » (PNL, *Chang*)

« C'est mon petit frère qui t'a dépouillé / **La main dans ton âme et j'ai fouillé** » (TRIPLEGO, *Medellin*)

« **Tu m'as dans tes mains**, tu m'as égaré, ignorant mon potentiel / Tout ça c'est dommage, Houma sweet Houma » (TIF, *HSH*)

La vue

« **J'regarde le ciel, il m'regarde aussi** » (Heykel, *H21*)

« **J'ai pas vu s'entasser toute cette tristesse** / Que j'ai zappé en tirant sur ma cons' » (TIF, *Maylin*)

« Eh poto, les larmes coulent sur le pare-brise / **Les pneus glissent sur mes yeux rouges** » (PNL, *Capuche*)

« Derrière lunettes opaques, **les yeux rouges**, presque aux larmes, **je contemple mon futur**, crache sur passé trop cramé » (PLK, *Le sel*)

« Qui est cet inconnu **dans l'miroir d'la salle de bain** ? Je sais qu'ce loser sera encore à-l demain » (Alpha Wann, *UNE MAIN LAVE L'AUTRE*)

« **J'aimerais sonner à la porte et voir ton visage** / Sans les rides sur ton visage [...] **Et je reviendrai quelquefois regarder la porte** / Sans toquer, sans sonner, jusqu'à ma mort » (PNL, *Chang*)

« **Je t'ai vu**, toutes ces nuits devant ton iPod cassé / Écrire des lignes et des lignes sur des bouts de papier » (Laylow, *UNE HISTOIRE ETRANGE*)

« **Y'a les gens qu'on voit** et les gens qu'on remarque / Les gens qu'on remarque font tout **pour pas qu'on les voit** » (Dinos, *CTRL + V*)

L'odorat

« Mes gouttes de sueur **ont l'odeur d'l'Enfer** » (PNL, *Naha*)

« **L'odeur de la mer**, j'sens qu'il est temps d'se refaire » (PNL, *J'suis QLF*)

« **Que dire à part que ça pue dans la street** / A part que j'ai toujours la haine » (PNL, *Je t'haine*)

« Pourquoi je dois faire la guerre pour obtenir ma part, **pourquoi l'avenir a une odeur nauséabonde?** » (Kenzy, *Scorsese*)

« J'ai ce fer qui prend mes patins, **California : mon parfum** » (Green Montana, *PARFUM*)

« **J'ai du flair et un mauvais odorat** / Donc j'peux voir qui t'es à la couleur de l'aura » (La Fève, *Grand Safari*)

« J'suis dans la Clio, j'écris mon texte dans l'quartier / **L'odeur d'la beuh, mélangée au parfum Cartier** » (JUL, *Cartier*)

L'ouïe

« **Ton rire ouvre la mer en deux** » (Booba, Petite fille)

« Tout seul dans le hall, **ça résonnait comme dans mon bide** » (PNL, Je t'haine)

« **AK-47 joue du Brassens** / Arme automatique, possède pas d'moral » (TIF, 1.6)

« Mais moi l'amour, j'ai du mal avec / J'suis dans l'bendo high et **j'écoute Malamente** » (TIF, *VENT DU NORD*)

« J'vis comme un Saïyen / **Dans un monde où les murs parlent** » (PNL, *MOWGLI II*)

« **Des bruits de talons qui montent dans le Urus**, je lui dis des mots doux avec ma grosse voix » (Rim'K, TIF, Sofiane Pamart, *Tant pis*)

« **Une mélodie qui résonne**, la nuit, près du ciel / Loin d'eux, j'suis distant / Quand j'ferme les yeux, j'suis khalé, j'me pose trop d'questions » (OBOY, *Bétoile*)

Le goût

« Sur le front, **verre de champ' essuie larme de sel** » (PNL, *Chang*)

« **J'reprends goût à la vie, oseille agrume** / La nuit, elle trompe le soleil, le jour elle trompe la lune » (PNL, *Uranus*)

« **Les larmes de la misère ont l'goût de ma haine** / A bout de souffle, ma haine me redonne de l'oxygène » (PNL, *Le monde ou rien*)

« Ce soir, je regarde vers le ciel, j'fume, j'menfonce dans l'siège / **Le quartier, c'est fade, l'argent rajoutera l'sel** » (PLK, *Le sel*)

« Enfermé dans ma chambre **il y a comme un goût de drame**, planqué sous le drap, l'impression que tout me lasse : je veux m'échapper mais je suis partout où que j'aille » (Lonepsi, *Je m'éloigne*)

« On m'a dit "Ok si tu t'autocensures", n**** ta mère **ici c'est noir amer comme un café sans sucre** » (Booba, *On m'a dit*)

« **Mon putain d'arôme** putain la route est longue de Boulogne à Rome et j'dois sortir vainqueur d'une défaite » (Booba, *Ecoute bien*)

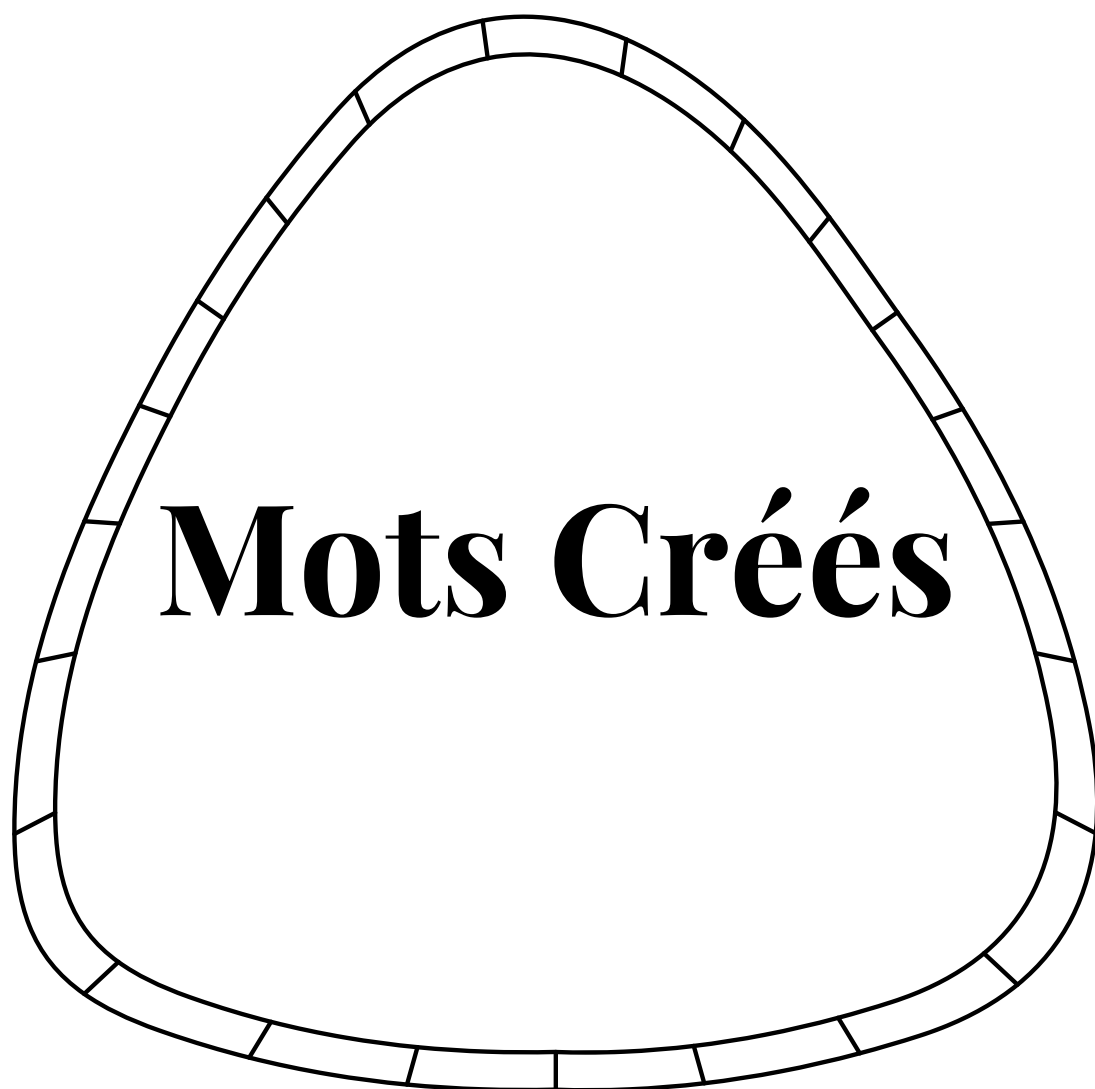
Louana Muhlheim



Mots Illustrés

Promenade entre les lignes





Mots Créés

Applaudir

Verbe intransitif. Battre des mains en signe d'approbation, d'admiration, ou d'enthousiasme. *Le public applaudit.*

Le public. C'est bien là que notre analyse prend sa source. Lorsqu'un spectacle se termine, les réactions du public sont diverses. Certains hurlent, d'autres pleurent, un groupe prend des photos, pendant que d'autres s'empressent de se lever pour mettre leur manteau et sortir en évitant la foule ; mais tous applaudissent. Leurs paumes s'entrechoquent, le bruit est assourdissant – geste **unanime**. Geste **simple** car connu de tous.

FAUX.

Geste **complexe** et **paradoxal**.

*Applaudir permet de se **singulariser** dans un mouvement de groupe*

Prenons un cas pratique. Je suis sur la scène d'un théâtre. En vue d'ensemble, je vois des personnes qui me témoignent leur approbation en faisant toutes le même geste. Lorsque je les fixe individuellement, en revanche, le geste est différent et le degré d'approbation, qui transparait sans aucun doute dans leur manière de battre des mains, se précise.

Alors qu'à l'entente des clappements, je ne suis pas capable d'émettre une analyse qui ne soit pas généralisante, mes yeux, eux, me permettent d'analyser la manière qu'à chaque individu de s'approprier ce geste.

Je distingue ainsi plusieurs composantes : l'orientation des bras et la contraction des muscles qui soulignent l'intensité avec laquelle on applaudit, le rythme et enfin la durée.

Saviez-vous qu'en moyenne, une personne produit entre 2 et 5 clappements par seconde? La simple mention d'une moyenne met en évidence l'hétérogénéité du geste : son peu harmonieux, désordonné, brut, **perçu dans son ensemble**.

Autre cas pratique. Je suis cette fois dans le public. Alors que tous s'accordent à applaudir (moi y compris – je reviendrai plus tard sur l'opprobre jeté sur les abstinents), je concentre mon attention sur les gens qui m'entourent.

La dame à ma droite a une quarantaine d'années. Elle semble à l'aise : ni trop timide, ni trop excentrique. Elle est à sa place. Lorsque les applaudissements surgissent dans la salle, elle s'exécute, souriante et applaudit en fixant la scène. Ses mains sont parallèles. Je compte. 1,2,3,4 clappements par seconde : dans la moyenne, elle correspond au profil type. Ses mains sont à hauteur de sa poitrine. De nouveau, une moyenne. Son applaudissement est régulier et ne vacille pas.

L'homme musclé et exubérant à ma gauche me permet de comprendre le fonctionnement musculaire du mouvement. La contraction des pectoraux amène les bras à se resserrer et permet une plus grande amplitude de battement. C'est le même principe pour les oiseaux qui battent des ailes. Saviez-vous que les pectoraux étaient les muscles les plus développés chez les pigeons ? Ses mains à lui sont presque à hauteur du visage. Les deltoïdes antérieurs de son épaule sont sous tension. Je compte : 5 clappements par seconde. Il déborde d'énergie et est très investi. Impressionnant.

On ne peut pas en dire autant des amis deux rangs devant. Les « jean/baskets » ; une tenue relativement décontractée pour un spectacle du samedi soir. Ces derniers ne se voient probablement pas régulièrement. Depuis la fin du spectacle, ils discutent ; ou alors commentent-ils la représentation qu'ils viennent de voir ? Le regard détourné de la scène, ils applaudissent machinalement : 2 clappements par seconde, à hauteur du ventre. Ils sont droitiers : le relâchement a fait prendre le dessus à la main droite, qui se trouve maintenant au-dessus de la gauche. Seules les paumes se touchent, et les clappements sont moindres.

La vieille dame au collier de perles, elle, n'oserait pas un tel affront. Elle sourit délicatement et applaudit d'une manière assez **singulière** : doigts contre doigts ou doigts contre paume, je ne suis pas sûre, mais je perçois l'élégance qui la distingue des gros bourrins « paume contre paume ».

Son petit-fils à sa droite s'est déjà arrêté. Un regard désapprouvateur des personnes qui l'entourent, et avachi sur sa chaise, il pose son téléphone et se remet à applaudir. La politique du moindre effort. Les avant-bras posés sur son ventre, il ne bouge que les mains. Je regarde encore. Sa main droite est en fait immobile, et seule la gauche vient frapper cette dernière au moyen d'un faible mouvement du poignet.

Mille et une façons d'applaudir. Et pourtant, ce geste, si propre à chacun, n'a de réel sens que lorsqu'il s'inscrit dans un mouvement d'ensemble. Quand applaudir ? Lorsque d'autres applaudissent ! Phénomène de contagion sociale et comportementale. Il s'agit moins d'exprimer une approbation personnelle que de montrer que l'on adhère à l'approbation collective. En ce sens, *applaudir* est un **geste codifié**, attendu et socialement imposé. Alors qu'applaudir seul ou à un moment inopportun peut créer un malaise, ne pas suivre la foule qui applaudit est mal vu.

Suivre. C'est intéressant.

Nous suivons sans le savoir la personne qui a commencé. Comme dans les embouteillages sur l'autoroute, il y a bien un premier. Ce mystérieux premier. Le premier à applaudir est courageux, sûr de lui. Il ne doute pas. Il approuve ce qu'il voit et, sans se préoccuper de ce qu'il se passe autour de lui, fixe la scène et se met à battre des mains. A l'initiative du mouvement, ses clappements vont crescendo. Il commence par un rythme espacé, saccadé. Il s'agit de ne pas prendre trop de risques. Puis, il oriente sa tête

de droite à gauche en cherchant le soutien des personnes qui l'entourent. Lorsque les gens se mettent à applaudir, ce dernier accélère le rythme et hoche la tête de haut en bas (« oui »), en souriant. Pris d'adrénaline, ce premier est d'ordinaire à l'initiative d'une surenchère. D'abord précurseur en tant que première personne à applaudir, il faut maintenant se distinguer : crier, « wouhou » « bravo » « ouaaaaais ».

Cela n'arrive que dans les films, lorsque la salle est assez petite pour qu'il n'y ait qu'un seul premier. Autre cas possible, la personne sur scène fait quelque chose de surprenant, d'inattendu, qui laisse le public sans voix. C'est alors que le premier commence à applaudir doucement. En le suivant, le public transforme ce moment inattendu et inconfortable en phénomène remarquable, qui mérite l'approbation collective.

Dans la vraie vie, il y a souvent plusieurs premiers. Mais le mécanisme reste le même, seul le rythme s'accélère.

Il y a aussi un dernier. Quand s'arrêter ? Quand les autres s'arrêtent. Oui, mais comment se coordonner ? Les derniers à applaudir sont souvent les enfants – trop jeunes pour prendre l'initiative de s'arrêter. Le *clap* de trop fait ainsi redescendre l'enthousiasme de ces derniers.

En ce qui me concerne, je ne suis ni la première, ni la dernière. Je suis là, c'est tout. Je m'exécute et suis la foule. Je remarque plusieurs choses. D'abord, je fais partie de ce que j'appelle *la deuxième vague* – ces personnes pour qui la norme sociale et l'impression donnée sont plus importantes que l'approbation exprimée au moyen des applaudissements. C'est pourquoi, j'attends que les clappements deviennent intenses, que l'adhésion du public ne fasse plus aucun doute – que la *première vague* suive le courageux *premier*. Lorsque j'en suis sûre, c'est le moment. Je me lance et applaudis, sans trop de conviction. Je compte, enfin j'essaie – difficile de s'autoanalyser, mais je crois être dans la moyenne, car personne ne me remarque, et je ne souhaite me faire remarquer par personne. Je me concentre car j'ai peur. Peur d'arrêter d'applaudir trop tôt, peur de faire partie de ces derniers à applaudir, de ce groupe d'enfants ; je suis une adulte. Je suis attentive au rythme et à l'intensité des clappements. Lorsque le rythme ralentit et le bruit s'estompe, mon nombre de clappements par seconde diminue également. Le but ? Pouvoir interrompre ce geste à tout moment, et de manière naturelle. Le but ? Ne jamais être *dernière*. Le but ? Donner l'impression que je suis en symbiose avec la foule et échapper à l'opprobre mentionné plus haut. Je remarque, qu'en aucun cas, le but de ce geste n'a été de soutenir et féliciter l'artiste sur scène. Soudain, je me demande si les membres de la *seconde vague* ont conscience de cela ? Font-ils exprès d'être seconds ? Ont-ils les mêmes préoccupations que moi ? Suis-je la seule à trouver, lorsque j'applaudis, que ce geste est complexe ? Et s'il est aussi **complexe**, pourquoi applaudissons-nous ?

Bien que socialement normé, le fait d'applaudir est aussi un geste naturel

L'applaudissement constitue le principal son humain qui n'implique pas les cordes vocales. Les clappements ne produisent ainsi pas d'harmonique. Si la voix, qui peut être subtilement contrôlée, permet aussi de produire des signes d'approbation, d'admiration ou d'enthousiasme, alors pourquoi applaudir ?

La notion de contrôle semble être au cœur de ce problème. Alors que la parole nécessite réflexion et contrôle, le mouvement du corps permet d'en libérer l'énergie. Lorsque le spectacle se termine, après être restés un long moment assis et en silence, contenant toutes les émotions éprouvées durant la représentation (joie, rire...), nous pouvons enfin les exprimer.

Le langage n'est que secondaire dans la communication humaine. Ce dernier est cognitif: il est le fruit d'un processus graduel d'acquisition de connaissances, lequel se fait au contact d'autres personnes. Or, dès la naissance, nous savons bouger notre corps, et faire des battements de bras. En ce sens, *applaudir* peut être considéré comme **naturel** et primitif.

Dans une perspective plus scientifique encore, en applaudissant, nous stimulons les parties du cerveau liées aux émotions et à la satisfaction. Selon certains chercheurs, la joie active des émotions dans l'ensemble du corps. En position assise, les battements des bras sont les mouvements les plus simples à produire mais aussi les plus physiques. Le clappement des mains permet donc l'extériorisation de nos sentiments.

Ainsi, applaudir répond à un besoin collectif mais aussi individuel.

**UNANIME – SIMPLE – COMPLEXE – PARADOXAL – PERÇU DANS SON ENSEMBLE –
SINGULARISANT – CODIFIÉ – NATUREL**

Applaudir

Tifène Douadi

La Fable de la maison des Remors

C'était dans un cabaret qui tombait en ruines, quelque part dans la vieille-ville, que j'ai passé de nombreuses soirées et des pas racontables. La maison des Remors ça s'appelait, une vieille maison de passe, d'un délabrement irrémédiable, qui était aussi tristement lugubre qu'un manoir anglais. La patronne y tenait son commerce depuis une dizaine d'années, elle était la douairière du tapin en quelque sorte. D'après les guides touristiques, c'est d'une ancienne famille italienne que l'établissement tient son nom; mais moi, je sais que c'est que des conneries, et que si ça s'appelait la maison des Remors, c'est parce qu'on y buvait pour oublier.

Je peux en parler, j'y ai passé toutes les soirées de ma seizième année, moi qui n'ai pourtant jamais bu une goutte. J'y allais avec Valéry, un chemineau comme moi, mon compère de longue date. Il buvait pour nous deux. Nous restions à notre coin de table, au fond de l'estaminet. Lorsqu'il avait bu, Valéry, lui qui pourtant méprisait le bavardage, devenait soudainement volubile. Il vaticinait dans des transes éthyliques.

“ – Vieille peau, qu'il me disait. Écoute-moi bien vieille chaussette, tu ne vois donc pas que la vie est belle? On te serine de croire aux atomes et de payer tes impôts et toi tu gobes sans réfléchir? Tu passes tes journées à fixer le blanc de tes murs et écouter le vide dans ta tête et ça ne t'émeut pas? Tu restes impassible?

– Ferme ta gueule et bois, j'y répondais. La vie c'est qu'un délire alors fous moi la paix.

– Mais t'es devenu con comme un bouvier! Aurais-tu ratatiné de la bite? Je veux toucher ton âme, tu m'entends? As-tu même une âme vieux dabe?... Rien? Rien de mieux que la physique pour justifier la mazurke stellaire? Rien de mieux que la psychiatrie pour cerner les esprits libres? que la biologie pour expliquer le grouillement des animalcules? Les possibilités sont illimitées: ouvre ton esprit! Tu lis trop: ça te rend con! pense à l'alchimie, aux mysticismes, biles et rancunes cosmiques! Je crois pas à la vérité scientifique, voilà c'est dit! Les vérités modernes puent, elles puent le ressassé! Ils réfutent la vie, et pour eux le cœur de l'homme n'est qu'une horloge à délire, qu'en plus il faut corriger? Tu trouves ça normal toi?”

Il avait pas tort dans le fond Valéry, mais j'étais trop lâche pour l'admettre. Je prétendais toucher l'âme de personne, moi, je ne regardais même plus les gens dans les yeux quand ils me parlaient. Il était philosophe à sa façon Valéry. Y a pas besoin d'un diplôme pour ça. L'école de la sagesse, c'est le malheur. Et lui il se noyait dans des tamises d'alcool.

Un soir, il me souvient comme d'hier, le diable s'est assis à notre table. Je ne vous mens pas, je l'ai vu face à moi, comme on voit un homme de chair. Il s'est assis et nous avons joué, rien qu'une partie de belote à laquelle j'ai gagé mon âme. Pour rire. Puis j'ai perdu, et alors je l'ai escroqué. Oui, j'ai escroqué le diable.

L'orage grondait ce soir-là. Il pissait dru comme vache et la maison dégoulinait comme de la cire qui fond. À l'étage on entendait les filles qui hurlaient à l'œuvre charnelle. C'était du filigrane les murs, ils couvraient à peine les grognements sauvages du coït.

À chaque rafale de vent, on avait l'impression que la maison allait s'envoler. Le parquet, les murs, tout grinçait, crissait, toute la maison souffrait jusque dans le moindre recoin de son anatomie. J'aurais voulu que tout s'écroule.

La patronne avait disparu dans l'arrière-boutique, nous laissant, Valéry et moi, tout le cabaret pour nous tous seuls. La plupart des clients avaient déserté à l'étage. Il n'en restait que quelques-uns qui ronflaient au comptoir, devant l'orgue à liqueur, l'énorme buffet étagé de bouteilles, roses, vertes et jaunes, qui était aussi bigarré qu'un vitrail. Valéry avait décidé de fumer à l'intérieur ses cigarettes qu'il bourrait d'une quantité stoïque de haschich. Il était intenable, il respectait aucune autorité. En même pas un quart d'heure, il avait à lui seul, enfumé toute la baraque comme un bain turc.

C'est à ce moment que j'ai vu un homme franchir l'huis, et que j'ai compris que quelque chose de louche se tramait. C'était pas une heure à sortir, vraiment, une heure bien éloignée des routines humaines, où tous les instincts graveleux se révèlent comme des rats sortis des égouts. C'était un homme chétif, pas plus grand qu'un enfant, qui claudiquait comme une marionnette. Il portait une large défroque tout en burat, effilochée, guenilleuse et trouée, sous laquelle on peinait à deviner son corps de cachectique. Valéry n'avait rien remarqué, il fixait son téléphone plutôt que de lever les yeux. Je lui aurais bien soufflé un mot, mais je me sentais trop mal à l'aise pour parler.

Le bonhomme a hésité prêt du comptoir, puis il s'est approché. J'évitais son regard. Je lui faisais des "kss! kss!" pour qu'il déguerpisse, comme avec une bestiole.

Il atteignait pas la hauteur de la table tellement qu'il était petit. Qu'est-ce qu'il me voulait le loquedu? Une aumône? C'est heureux j'ai pas un liard! Non, il s'est agrippé à mes habits, il voulait que j'écoute sa petite voix de fausset... Sa tante! il pouvait pas lever les yeux Valéry? réagir? plutôt que de me laisser sans assistance avec ce je-ne-sais-quoi! J'entends à peine sa voix, il me dit qu'il est colporteur, mercanti des ruelles, il fait du porte à porte après minuit. C'est un monde. Quand-même je le soupçonne affreux, ce sac d'os. Il veut me montrer sa camelote, il fouille dans ses haillons, tout plein de babioles suspectes qu'il étale sur la table. Il sort des tarots de Marseille, des élixirs de bonne fortune, des talismans, il me propose d'acquérir à un prix d'ami les astragales du Destin, deux petits dés en ivoire, de vingt-six faces chacun, qui provoquent tout le désordre du monde. Il sort un boulier en acajou et comme un usurier chinois, il offre de faire le décompte de mes jours.

Moi qu'ai pourtant toujours eu les idées fixes, je devenais perplexe au sujet de ce bonhomme. De quelle souricière sortait-il? quelle bouche d'égout l'avait recraché? Était-il courtisan des miracles? diseur de mésaventures? quelle lampe dépolie l'avait pu invoquer ce djinn?

J'ai comme un soupçon. Je tends furtivement la main pendant qu'il m'explique mon horoscope... et j'empoigne sa soutane! d'un coup de main je le retrousse! qu'il me révèle sa face!... Et sainte Marie que vis- je. Une abominable créature, une sorte de bouc unijambiste, droit sorti d'un codex maleficarum, une hallucination de moine védique, un indicible catoblépas. Ses yeux tournent comme des lotos. Il me couvre d'injures. Avec sa langue d'aspic, il me traite de truand, de bustarin, de lardon frais pour le tournebroche, il en zozote de fiel. Je sourcille, je cligne, je me pince. Lui m'accuse des plus troubles méfaits, des plus invétérées mœurs bohémiennes – j'ai couché avec trop d'amantes, fugué, menti à ma mère, dormi à la belle étoile; – il m'accuse d'avoir désobéi à la nature humaine, méprisé le Bien comme le Mal, injurié la Beauté, congédié le Bonheur, – et maintenant je lui dois mon âme. J'avais pourtant été sage!

En vérité, j'avais été primesautier, casse-cou, paradoxal, crédule et téméraire. Impatiemment je m'étais brûlé les rétines aux splendeurs de la vie. Je m'offrais volontiers aux lupanars, aux étreintes moites, je m'offrais à tout comme une courtisane – qu'importe! Je m'abreuvais d'amour jusqu'à la lie. Je m'étais assoupi au sein de trop nombreuses femmes. J'avais mordu le stupre au cou et jusqu'au sang. Sans vergogne, j'avais dénudé tous les mensonges, tous les boniments, et les vérités désormais m'ennuyaient, comme l'oriental s'ennuie de son harem. La vie n'était-ce que cela? une attente impuissante? Ne m'étais-je pas rué dans l'Inconnu, comme Curtius dans le gouffre, pour retomber aussi platement qu'une truie dans sa boue? Ô vie, n'es-tu donc rien? rien d'autre que l'ennui sans but du bonheur?

Il restait encore un dernier mystère que je n'avais profané. Le diable me présente ses deux yeux, ses deux orbites creuses et luisantes comme des onyx. Hasarderais-je un regard?

Chiche. On voit l'infini au fond de ses yeux, comme on voit la lune au fond d'un lac. Ça fait tout drôle de voir l'infini. Je vomis un peu sous la table. Valéry me traite de salope, il dit que j'ai la constitution d'une fillette. Si généreux! Qu'a-t-il bu lui? sept, huit verres? Moi, j'ai vu l'infini, je peux lui montrer à cette crapule, on verra s'il en dégueule pas!... J'ai de ces vertiges, tout le cabaret qui me valse dans l'estomac, je sens ma tête s'envoler comme un sinistre ballon, dans l'espace sans borne, le confetti des étoiles. Je me sens si triste, si éloigné de toute âme humaine. Valéry ça le fait marrer, ils rigolent de moi et je reste nu de honte, débile, hébété, vain. Je balbutie quelques mots, j'aimerais me taire à tout jamais.

Alentour, la salle se remplit d'apparitions cauchemardesques. Je vois des légions de cloportes, des mille-pattes rampants sortir de tous les trous, de tous les recoins, envahir

les murs, recouvrir les tables. Sous les chandeliers tordus, les lampions jaunis du cabaret, je vois tournoyer des gerbes noires de papillons, gros comme des éventails, des nuées de saturnies poilues, de vermine féérique, de charançons furieux. Aux tables avoisinantes se réunissent des sociétés riantes d'ectoplasmes, d'esprits frappeurs, des goguettes avinées de macchabées. Tout le Père-Lachaise qui se rattroupe. Que sont-ils si grossiers dans leur bonheur? si vulgaires dans leur plaisir? Ô mort, quand cessera-tu enfin de rire de moi? Envolés mes élans, envolés mes amours inqualifiables, mes amitiés animales, – envolées mes affinités astrales, essoufflée mon haleine poétique, ô ma seule voix, envolée comme les oiseaux migrants fuient l'hiver. Fous- moi la paix vieux cœur. Vieille conscience. Foutez-moi la paix. Ne me reste-t-il plus la joie, la légèreté d'un sourire enfantin, l'insouciance puérile pour conjurer ce rire sardonique qui me glace les entrailles? Ô matière regoise-toi. Repeuple mes yeux de rêves incohérents. Ranime-toi d'illusions et d'espoir. Retrouverais-je jamais le plaisir de vivre?

Valéry. Il me tend un verre d'eau-de-vie. Il a continué de fumer, il crache des bouffées, des nébuleuses de haschich qui vont s'appesantir dans l'air. Il s'en fout de l'infini, des morts-vivants. Nous trinquons. J'en demande un autre. C'est décidé je vais boire jusqu'à la consommation des siècles, je veux que la nuit ne me quitte plus. À la bonne vôtre cadavres envermés, charcuteries de Vitruve, à votre santé nids d'asticots! Encore un autre Valéry. Un autre. Le cabaret se remplit toujours plus de monstruosité. Des essaims de libellules, de coléoptères, poursuivis de chauve-souris affolées, fuyantes comme des ombres. Sous les tables grouillent des troupes de rongeurs, une cavalcade de cafards, de chenilles visqueuses, des rats et des putois. Toutes sortes d'horreurs indicibles. Je les vois, moi, je les entends qui pépient, jaspent, bourdonnent, criaillent, – ils se répandent, grimpent aux poutres comme à des frondaisons, fientent sur toutes les tables, becquettent, renversent les bouteilles sur le comptoir, – j'ai toute une volière dans la tête, c'est moi l'Enfer. Et le diable est chez moi. Eh quoi! c'est pas l'insignifiance de la vie, le désordre cosmique qui vont me raidir! Je monte sur une table, je trinque à l'inutilité de l'existence, j'enfreins la raison humaine; – le doute peut me mordre au cul comme les guêpes à la croupe d'Iô, je trotterai désormais comme une vache folle à travers les affres du destin, – le front lumineux! transi de foudres, claironnant et le pas leste, dansant comme une bacchanale, sublime de désespoir dans un monde sans raison! Ô musique de l'âme, ô rythmes abracadabrants, ô fécondité du hasard, ô monde, ô vie. Ne nous ennuyons plus, ne pleurons plus. J'ai des rayons dans le cœur, je bourdonne comme une ruche, je bourdonne d'amour.

Le patronne est ressortie de l'arrière-boutique, et je crois que de trouver son commerce en zizanie, en pagaille de tables, de guéridons renversés, de chopines roulottantes, inondé de vomi, d'alcool, empestant le haschich, de me trouver moi, perché sur une des tables, chantant, plus jovial qu'une primadonne, ça l'a légèrement contrariée, parce qu'elle s'est dirigée immédiatement vers la panoplie savoyarde qui décorait le mur, pour en saisir le mousqueton et le charger dans notre direction.

Elle hurle à s'écorcher, elle nous traite de sous-hommes, d'orduriers faisans, de coupe-gorges, d'éventreurs des quais, elle va se faire un mobilier de notre peau.

“– Bisque chabraque! qu'il lui rétorque Valéry, range le toi-même ton cafourniau, c'est une ruine! ... Appelle voir les agents qu'on se les touche vieille citrouille! “

Nous n'eûmes pas le temps de soupirer, qu'une grosse explosion retentit. Elle nous mitraillait déjà, de gros poivres qui se répandaient en bouquets d'étincelles et en échos meurtriers. Moi n'est-ce pas, j'ai un peu bu, je la vois en ralenti, en triple. Je titube d'une table à l'autre, je gambade, derviche entre les détonations. Je danse à travers la mort. L'innocence, le rythme même. Valéry il rampait à quatre pattes entre les tables, il est resté à couvert.

Nous avons bien ri ce soir-là. Une soirée comme les autres finalement. Vous savez, à force d'avoir les dettes, la police, les soucis, le chagrin et autres vacheries au cul, on devient marrant. On devient musical. Quant à la patronne, nous l'avons laissée dans son caboulot de malheur. À l'aube nous avons déguerpi.

A.R.



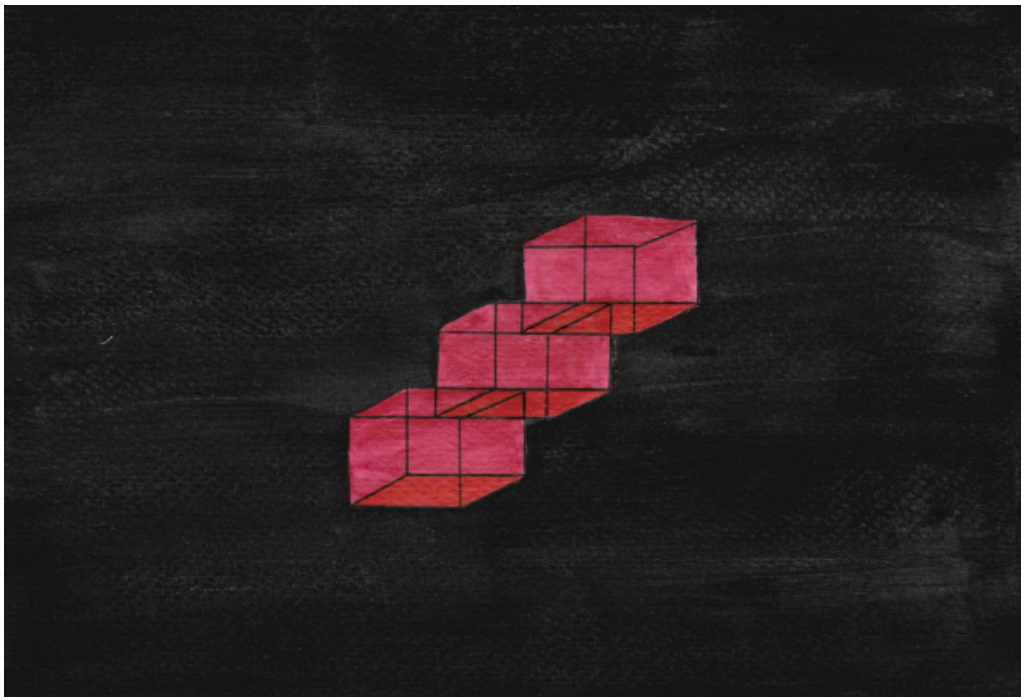
Mots Dégustés

Mots de Bouche

Mot de l'éditrice : Mots de Bouche est un projet qui a été réalisé en 2020 dans le cadre d'un Travail de Maturité. Comme indiqué par le titre du travail, l'artiste se donne ici pour objectif de mêler littérature, gastronomie et arts dans son magnifique ouvrage. Elle part d'extraits littéraires qui ont pour objet la nourriture et crée à partir de ceux-ci une recette originale. C'est ici un extrait de L'Eloge de l'ombre de Junichirô Tanizaki qui a inspiré la recette.

« Déposez maintenant sur un plat à gâteaux en laque cette harmonie colorée qu'est un yokan, plongez-le dans une ombre telle que l'on ait peine à en discerner la couleur, il n'en deviendra que plus propice à la contemplation. Et quand enfin vous portez à la bouche cette matière fraîche et lisse, vous sentez fondre sur la pointe de votre langue comme une parcelle de l'obscurité de la pièce, solidifiée en une masse sucrée et ce yokan somme toute assez insipide, vous lui trouvez une étrange profondeur qui en rehausse le goût. »

TANIZAKI, Junichirô, *Eloge de l'ombre* [1933], trad. René Sieffert, Lagrasse, Verdier, 2011.



羊羹

Ingrédients:

300 ml d'eau

4 g d'agar-agar

400 g de pâte d'haricots rouges

une pincée de sel

Mélanger l'eau froide et l'agar-agar dans une casserole. Faire bouillir le mélange. Une fois porté à ébullition, ajouter la pâte d'haricots rouges, baisser le feu, et mélanger afin d'obtenir un mélange uniforme. Ajouter la pincée de sel et remuer, puis éteindre le feu. Laisser refroidir sur le côté quelques minutes. Verser le mélange dans un moule de forme carrée, et laisser au frais pendant au minimum 30 minutes. Démouler, couper en cubes puis déguster avec du thé.

L'APARTÉ

N°3 - AUTOMNE 2024